Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 50 (1970)
Heft: 4: Les Suisses en France

Rubrik: Les écrivains et les journalistes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ÉCRIVAINS ET LES JOURNALISTES

La Suisse a donné à la France quelques grands écrivains, allant par exemple du « Citoyen de Genève » à Madame de Staël et à Benjamin Constant. D'expression française, vivant en France, ceux-ci ont gardé de leur République d'origine un esprit particulier d'indépendance qui se manifeste aussi bien dans le « Contrat social » que dans « De l'Allemagne » de la Dame de Coppet et dans « De l'esprit de conquête et d'usurpation » de l'auteur d'« Adolphe ». Chez J.-J. Rousseau, le sens du retour à la nature grâce auquel il acquit la célébrité lors du concours de l'Académie de Dijon est un autre trait le rattachant au lac qui baigne sa ville natale. Non seulement il en fit des descriptions originales en écrivant à Paris « La Nouvelle-Héloïse », mais il a fait entrer dans la langue littéraire certains termes du terroir genevois comme le « séchard », cette brise qui par le beau temps souffle gaiement sur toute la longueur du lac en lui donnant son plus beau bleu. On ne compte pas les voyageurs qui, après lui, ont admiré la nappe sillonnée par la brise du matin ou la rivière d'argent déversée le soir sur l'onde par les reflets lunaires, en respirant sur la rive l'odeur des foins coupés pendant la fraîcheur. En connaissent-ils comme lui la faune, avec ses noms locaux, prennent-ils leurs fusils pour tuer des « besolets » par lesquels on désigne diverses espèces de mouettes, appellent-ils les plongeons des « sifflets » et les petits plongeons des « sifflassons » et reconnaissent-ils les tious-tious à leur cri en évitant le nom trivial de culs-blancs; écrivent-ils avec Rousseau comme les bateliers du Léman *une* grèbe alors qu'en France ce nom est masculin?

Si l'on a pu contester certains passages des « Confessions », chacun reconnaît les sentiments qui étreignent leur auteur dans de tels passages :

« Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans les campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac et non pas d'un autre... »

Beaucoup de nos écrivains qu'attiraient les cénacles parisiens firent apprécier leurs œuvres dans la capitale française qui les avait accueillis. Ils y gardèrent aussi leurs caractères propres et la nostalgie de leur patrie. Imbert Galloix, mort à 22 ans, composa à Paris quelques poésies qui firent l'admiration de Victor Hugo, exprimée par l'auteur des « Voix intérieures » dans une étude de plus de 20 pages. Édouard Rod, originaire de Nyon, et le Genevois Victor Cherbuliez, de l'Académie française, brillèrent par des nouvelles situées en Suisse romande d'où ils avaient émigré en France.

Plus près de notre temps, Blaise Cendrars, devenu français depuis la guerre de 1914, a pourtant choisi un héros suisse pour sa biographie la plus célèbre, celle du Général Suter, intitulée « l'Or ». Guy de Pourtalès dépeint la vie sur les bords de nos lacs dans « La pêche miraculeuse » et « Les Marins d'eau douce ».

Quelques écrivains suisses en France furent surtout les collaborateurs passionnés de revues politiques ou les collaborateurs appréciés de périodiques et journaux dans leurs pages littéraires. Ainsi Jacques Mallet du Pan combattit la Révolution française dans les « Annales » de Linguet et le « Mercure historique » à Paris avant de se réfugier en Angleterre. Avant cette période troublée, un horloger né à Genève, Jean Romilly, fournit d'importants articles à « l'Encyclopédie » de Diderot et d'Alembert. En 1777, il fonda avec son gendre Corancez le « Journal de Paris » qui fut le premier journal français quotidien. Il y rédigea entre autres pendant longtemps « les observations astronomiques du jour, les observations météorologiques de la veille, les aurores boréales et autres phénomènes du ciel » et passait donc pour y faire la pluie et le beau temps!

A la rédaction du « Journal des débats » on rencontrait après Sainte-Beuve, qui avait longtemps vécu à Lausanne, des journalistes suisses de talent en même temps qu'écrivains : Pierre-Paul Plan, auteur de chroniques sur Rabelais et sur les séances de l'Académie en même temps qu'éditeur de la « Correspondance générale » de J.-J. Rousseau; Maurice Muret, rédacteur politique très écouté et Pierre Bernus qui publia avant la deuxième guerre mondiale de nombreuses mises en garde contre les dangers du nazisme naissant. Sans parler d'auteurs comme, par exemple, C.F. Ramuz, qui vécurent de longues années en France et y apportèrent une contribution suisse non négligeable au roman et à la poésie d'expression française.

Jean-Jacques Rousseau
1712-1778

La publication des Discours de J.-J. Rousseau révélait subitement aux hommes de l'ancien régime un esprit nouveau. Les traités antérieurs, non seulement les Pensées de Diderot, mais aussi les œuvres de Condillac, de Grotius et de Pufendorf, les idées de Hobbes et de Locke étaient parfaitement connues du citoyen de Genève. Contrairement à ses prédécesseurs, Rousseau n'écrivait plus pour la cour des Rois, il s'adressait à cette assemblée générale, — cousine des Landsgemeinden helvétiques, — dont on parlait encore à Genève dans son enfance.

Rousseau demandait que l'homme revînt à la nature, celle-ci sous la plume du citoyen de Genève, ayant généralement le sens d'égalité naturelle. Comme Calvin avait créé l'idée de l'égalité entre tous les Chrétiens, Rousseau voulait une égale dignité de tous les citoyens dans l'État, s'exprimant par la volonté générale. Ce n'est ni par la raison pure, comme les philosophes des lumières, ni par le sentiment seulement, comme on l'a souvent prétendu, mais par sa conception psychologique de la conscience, que notre auteur s'efforcera d'une part de ramener l'individu hors de la corruption, comme l'*Emile* ou le Saint-Preux de la *Nouvelle-Héloïse*, de trouver d'autre part une communauté spirituelle entre les hommes d'une même nation.

L'idée d'un contrat social entre la volonté générale et le souverain était auparavant demeurée tempérée par des notions théologiques. Rousseau en a poussé jusqu'au bout les conséquences logiques, sans se préoccuper du passé et non sans se dissimuler les difficultés d'application. Si l'idée du *Contrat Social* repose non pas sur ce qui est, mais sur ce qui pourrait être, Rousseau n'en a pas moins envisagé son application, du moins aux petits États. Elle n'impliquait jamais une renonciation à l'idée nationale. Pour lui « ... ce sont les institutions nationales qui forment le génie, le caractère, les goûts et les mœurs d'un peuple...». Respecter la liberté des individus et les caractères propres des nations sans pour autant opposer celles-ci par des guerres, tel sera le principal objectif de Rousseau. La liberté des citoyens ne pouvant être absolue, elle sera fonction de la volonté générale et atteindra ainsi son expression la plus parfaite. L'éducation, la religion civile et la législation devront tendre à ces fins idéales, sans oublier que cette liberté est essentiellement fondée sur la conscience des bornes que la nature lui impose et sur leur acceptation. Jean-Jacques, à qui la force de l'enthousiasme inspirait dans les romans, ici le mot propre, là des figures hardies, l'harmonie imitative, les images de toute espèce, retenait son génie pour chercher dans la philosophie le vrai avec ardeur et l'espérer avec patience.

Bernardin de Saint-Pierre : Sur M. J.-J. Rousseau

ANECDOTES DE SA VIE

Au mois de juin de 1772, un ami m'ayant proposé de me mener chés J.J. Rousseau, il me conduisit dans une maison ruë Platrière à peu près vis à vis l'hotel de la poste. Nous montames au quatrième étage. Nous frapames, et M^de^ Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entres, Messieurs, vous allés trouver mon mari. » Nous traversames un fort petit antichambre ou des ustensilles de menage etoient proprement arrangés; de là nous entrames dans une chambre ou J.J. Rousseau etoit assis, en redingotte et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous presenta des chaises, et se remit à son travail en se livrant touttes fois à la conversation.

Il etoit d'un temperament maigre et d'une taille moyenne. Une de ses epaules paraissoit un peu plus elevée que l'autre, soit que ce fut l'effet d'un defaut naturel, ou de l'attitude qu'il prenoit dans son travail, ou de l'age qui l'avoit vouté, car il avoit alors 64 ans; d'ailleurs il etoit fort bien proportionné. Il avoit le teint brun, quelques couleurs aux pommette des joues, la bouche belle, le nès très bien fait, le front rond et elevé, les yeux pleins de feu. Les trais obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caracterisent la phisionomie, exprimoient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquoit dans son visage trois ou quatre caracteres de la melancolie par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profondes par les rides du front; une gayeté très vive et meme un peu caustique par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparoissoient quand il rioit. Touttes ces passions se peignaient successivement sur son visage suivant que les sujets de la conversation affectoient son ame; mais dans une situation calme sa figure conservoit une empreinte de touttes ces affections, et offroit à la fois, je ne scais quoi, d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect.

Près de lui etoit une epinette sur laquelle il essaioit de tems en temps des airs. Deux petits lits de cotonine rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisoient tout son mobilier. Aux murs etoient attachés un plan de la forest et du parc de Montmorency ou il avoit demeuré, et une estampe du Roy d'Angleterre son ancien bienfaiteur. Sa femme etoit assise, occupée a coudre du linge; un serin chantoit dans sa cage surpendue au plafond; des moineaux venoient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyoit des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plait a la nature de les semer. Il y avoit dans l'ensemble de son petit menage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisoit plaisir.

Il me parla de mes voyages; ensuitte la conversation roula sur les nouvelles du temps; après quoi il nous lut une lettre manuscrite en reponse à M. le Mquis de Mirabeau qui l'avoit interpellé dans une discussion politique. Il le suplioit de ne pas le rengager dans les tracasseries de la litterature. Je lui parlai de ses ouvrages et je lui dis que ce que j'en aimois le plus c'etoit le Devin du Village et le 3e volume d'Emile. Il me parut charmé de mon sentiment. *C'est aussi*, me dit-il, *ce que j'aime le mieux avoir fait. Mes ennemis ont beau dire, ils ne feront jamais un Devin du Village.* Il nous montra une collection de graine de touttes especes. Il les avoit arrangées dans une multitude de petites boettes. Je ne pus m'empecher de lui dire que je n'avois vu personne qui eut ramassé une si grande quantité de graines et qui eut si peu de terres. Cette idée le fit rire. Il nous reconduisit, lorsque nous primes congé de lui, jusque sur le bord de son escalier.

A quelques jours de la il vint me rendre ma visitte. Il étoit en perruque ronde, bien poudrée et bien frisée, portant son chapeau sous le bras, et en habit complet de nanquin. Le cuir de ses souliers etoit decoupé de deux étoilles a cause des cors qui l'incommodoient, il tenoit une petitte canne a la main. Tout son exterieur etoit modeste, mais fort propre, comme on le dit de celui de Socrates. Je lui offris une piece de coco marin avec son fruit pour augmenter sa collection de graine, et il me fit le plaisir de l'accepter. En sortant de chès moi, nous passames dans un endroit où je lui fis voir une belle immortelle du Cap, dont les fleurs ressembloient a des fraises et les feuilles a des morceaux de drap gris. Il la trouva charmante mais je l'avois donnée, et elle n'etoit plus en ma disposition.

Sur les traces de l'écrivain vaudois Édouard Rod 1857-1910

Mlle Fanny Gessenay, dont le père fut instituteur à Nyon, et maître d'Édouard Rod, raconte que le grand écrivain était fils du papetier de la Grand'Rue. Sa maison natale, que ne signale aucune plaque commémorative, ne se distingue en rien de ses voisines. Sise en face d'une fontaine, elle est proche de l'inscription latine de l'antique Noviodunum dont il sera question dans un de ses romans.

Lorsqu'il s'est agi de placer le jeune garçon en apprentissage, M. Rod et l'instituteur se concertèrent et ce dernier conseilla au père de son élève le mieux doué, de l'aider à poursuivre ses études, et son avis l'emporta. C'était une décision grave que prirent ce jour-là les deux Vaudois clairvoyants : ils renonçaient à donner à l'adolescent un métier qui, tous les jours de sa vie, le nourrirait et ferait vivre sa famille, pour le lancer, selon son désir, dans les spéculations de l'esprit. Ils n'eurent pas à s'en repentir. A partir de ce moment, le futur écrivain, tôt conscient de sa carrière, « ...naissait à la vie intelligente et aux douleurs de la réflexion... ». Le travail qui s'accomplit alors dans son esprit, le romancier réussira à le peindre, chez ses héros, d'après lui-même, et vingt ans plus tard Anatole France l'en félicitera dans le « Temps ».

Toute la vie, toute l'œuvre d'Edouard Rod sont imprégnées de l'observation intelligente de son pays natal. Le titre même de ses romans s'inspire de l'étroite union des hommes et de la campagne : « L'ombre s'étend sur la montagne », « Les roches blanches », « Les eaux courantes ». Rod se plie lui-même, dans la carrière choisie, à l'existence régulière, probe et surtout patiente du bon ouvrier qui cultive son jardin : le vigneron qui se respecte ne laisse pas l'herbe pousser entre les plants de sa vigne. De même on chercherait en vain des fautes de style, des manques de goût ou des négligences d'aucune sorte dans l'œuvre du romancier. Nulle part, il est vrai, l'effort n'est apparent, les phrases s'entrelacent pour former un texte facile et toujours agréable à lire; ainsi le citadin, en traversant Lavaux ou la Côte, ignore la sueur versée entre les jeunes pousses du vignoble suspendu aux premiers contreforts du Jura.

En 1892 le père d'Edouard Rod était définitivement délivré de tous soucis d'ordre financier à l'égard de son fils et consacrait ses économies à l'achat d'une maison sise près de Coppet, à Founex. L'écrivain, cependant, avait cédé son roman, la « Vie privée de Michel Teyssier », à la «Revue des deux mondes », pour une somme considérable. L'auteur désormais illustre passait une partie de l'année à Paris. Son plus grand plaisir était de venir en été à Founex. Il y était attaché par des sentiments familiaux et par l'amour porté au canton de Vaud, aux rives du Léman et aux admirables lointains formés par la Dent d'Oche et les Dents du Midi. Après la mort du père, Édouard Rod revenait chaque année habiter la jolie maison de Founex dont il aimait les proportions modestes, le jardin bordé de buis, la pièce d'eau. Son plus proche voisin était alors le forgeron du village avec lequel il aimait à s'entretenir.

A Commugny, je trouvai sans peine l'ancien maréchal. Ce robuste vieillard était occupé à fendre du bois dans une cour, pour faire face à la longueur exceptionnelle des frimas.

— M. Rod, si je l'ai connu!

Les pommettes rosées par le souvenir de son illustre amitié, Lequiens m'introduit dans son habitation, me présente sa femme et va chercher, dans quelque réduit, une photographie égarée du grand homme. Bientôt, M. Lequiens et son épouse parlent tour à tour, s'animent, s'interrompent, se contredisent parfois, enfin sont unanimes à louer les qualités de cœur de l'écrivain.

— Il était d'une bonté — ne peut se lasser de répéter Mme Lequiens. Elle rappelle ses longues visites à leur enfant victime d'un accident, la poupée mécanique rapportée de Paris, les friandises qu'à Noël il n'oubliait jamais de faire adresser par une maison de Lausanne.

Puis, peu à peu, en écoutant parler le mari, je crois voir les soirées d'été passées à Founex, tandis que la lune ouvre une large rivière d'argent dans le lac. Debout devant la forge, l'homme raconte avec force gestes la vie souvent très dure de ses jeunes années; cependant le romancier, assis sur le banc, la tête légèrement inclinée selon son habitude, écoutant et méditant à la fois, conçoit le personnage de Samuel Bertigny. C'est le fils du héros des « Eaux courantes ». Son anxiété d'intellectuel, créateur d'images, lui fait dramatiser le récit; dans l'ombre, la nature dont il est entouré rend un écho triste et profond aux paroles simples de l'artisan. Je songe à la phrase d'Anatole France où, parlant d'Edouard Rod, il écrit : « ... Sa placidité cache assez mal l'ardeur de son âme inquiète qu'attire et que trouble le mystère des choses. »

Maintenant Lequiens me parle des excursions à bicyclette où il porte le déjeuner de l'écrivain, des tours de roues parmi les grands blés ondoyant aux souffles du « joran »; d'une ascension de la Dôle. Quand Rod arrivait à l'improviste après quelques jours passés à Nyon, à Gingins, à Coppet, il aimait que Mme Lequiens, appelée à l'aide, lui préparât une soupe aux fèves, son plat préféré, et une omelette de campagne. Et, qu'il parlât à ses amis de Founex ou au comte d'Haussonville à Coppet, le correspondant de Maurice Barrès, de Jules Lemaître et d'Emile Zola conservait, en toutes occasions, la même simplicité, reflet, comme ses romans, d'une âme sans orgueil et toujours sincère.

Edouard Rod devenu à Paris le collègue d'Anatole France, de Maurice Barrès, de Jules Lemaître et d'Émile Zola a laissé un souvenir vivant dans son canton d'origine.